

Francis prétend que le Père Rasles se laissait guider dans ses actes par cet article de la théologie catholique, qui veut que la fin justifie les moyens. M. Baxter lui-même semble vouloir insinuer la même chose, par le fait que l'on trouva dans les papiers du Père Rasles l'ouvrage du Père Busembaum, intitulé: *Medulla Theologicae Moralis*, qui aurait émis une semblable opinion. Or, rien de plus faux: ni l'Eglise catholique, ni Busembaum, ni le père Rasles n'ont professé une semblable doctrine. Du reste, le seul fait que l'ouvrage de Busembaum ait été trouvé dans la bibliothèque du Père Rasles, n'est pas une preuve que celui-ci partageait toutes les opinions théologiques de son confrère.

Passons à d'autres témoignages. Le père de la Chasse, qui avait connu intimement le Père Rasles, en parle avec éloge: " Il était infatigable, écrivait-il, le 29 octobre 1724, à un religieux de son ordre, dans les exercices de son zèle; sans cesse occupé à exhorter les sauvages à la vertu, il ne pensait qu'à en faire de fervents chrétiens. Sa manière de prêcher, véhémence et pathétique, faisait de vives impressions sur les cœurs. . . Il ne se contentait pas d'instruire presque tous les jours les sauvages dans son église, il les visitait souvent dans leurs cabanes; ses entretiens familiers les charmaient; il savait les assaisonner d'une gaieté sainte qui plaît beaucoup plus aux sauvages qu'un air grave et sombre; aussi avait-il l'art de leur persuader tout ce qu'il voulait; il était parmi eux comme un maître au milieu de ses élèves.

" Nonobstant les continuelles occupations de son ministère, il n'omit jamais les saintes pratiques qui s'observent dans nos maisons. Il se levait et faisait son oraison à l'heure qui y est marquée. Il ne se dispensa jamais des huit jours de la retraite annuelle; il s'était prescrit pour la faire les premiers jours du carême, qui est le temps que le Sauveur entra dans le désert. . .

" La pauvreté religieuse éclatait dans toute sa personne, dans ses meubles, dans son vivre, dans ses habits. Il s'interdit, par esprit de mortification, l'usage du vin, même lorsqu'il se trouvait au milieu des Français; de la bouillie, faite de farine de blé-d'inde, fut sa nourriture ordinaire. Durant certains hivers, où quelquefois les sauvages manquent de tout, il se vit réduit à vivre de glands; loin de se plaindre alors, il ne parut jamais plus content. . . C'était lui qui cultivait son jardin, qui préparait son bois de chauffage, sa cabane et sa sagamité, qui rapiécail ses habits déchirés, cherchant par esprit de pauvreté à les faire durer le plus longtemps qu'il lui était possible. La soutane qu'il portait lorsqu'il fut tué, parut si usée et en si mauvais état à ceux qui l'en dépouillèrent, qu'ils ne daignèrent pas se l'approprier, comme ils en eurent d'abord le dessein. Ils la rejetèrent sur son corps, et nous la renvoyèrent à Québec.